

**MONSIEUR NICOLAS; OU, LE COEUR
HUMAIN DÉVOILÉ; MÉMOIRES INTIMES
DE RESTIF DE LA
BRETONNE. RÉIMPRIMÉ SUR L'ÉDITION
UNIQUE ET RARISSIME PUBLIÉE PAR LUI-
MÊME EN 1796; TOME V**

Published @ 2017 Trieste Publishing Pty Ltd

ISBN 9780649151738

Monsieur Nicolas; ou, Le coeur humain dévoilé; mémoires intimes de Restif de La Bretonne.
Réimprimé sur l'édition unique et rarissime publiée par lui-même en 1796; Tome V by Restif de
La Bretonne

Except for use in any review, the reproduction or utilisation of this work in whole or in part in any form by any electronic, mechanical or other means, now known or hereafter invented, including xerography, photocopying and recording, or in any information storage or retrieval system, is forbidden without the permission of the publisher, Trieste Publishing Pty Ltd, PO Box 1576 Collingwood, Victoria 3066 Australia.

All rights reserved.

Edited by Trieste Publishing Pty Ltd.
Cover @ 2017

This book is sold subject to the condition that it shall not, by way of trade or otherwise, be lent, re-sold, hired out, or otherwise circulated without the publisher's prior consent in any form or binding or cover other than that in which it is published and without a similar condition including this condition being imposed on the subsequent purchaser.

www.triestepublishing.com

RESTIF DE LA BRETONNE

**MONSIEUR NICOLAS; OU, LE COEUR
HUMAIN DÉVOILÉ; MÉMOIRES INTIMES
DE RESTIF DE LA
BRETONNE. RÉIMPRIMÉ SUR L'ÉDITION
UNIQUE ET RARISSIME PUBLIÉE PAR LUI-
MÊME EN 1796; TOME V**

MONSIEUR
NICOLAS

OU
LE CŒUR HUMAIN DÉVOILÉ

Mémoires intimes

DE
RESTIF DE LA BRETONNE

Réimprimé sur l'édition unique et rarissime
publiée par lui-même en 1796

TOME V



PARIS

ISIDORE LISEUX, Éditeur

Quai Malaquais, n° 5

1883

98344-
17/1/09



MONSIEUR NICOLAS

QUATRIÈME ÉPOQUE

(Suite).



J'E pris des leçons de danse pendant six mois, c'est-à-dire jusqu'en Juillet 1754. J'appris le *Mennet*, le *Passepiéd*, la *Bretagne*, l'*ancienne Allemande*, la *Matelote*, la *Sabotière*, l'*Aimable Vainqueur*, espèce de danse aux beaux bras, dans le genre de celle de *Vestris*, de *Gardel*. Le *Passepiéd* est une sorte de menuet de mauvais goût; mais le pas dit *passépiéd* existe encore dans toutes les danses de l'Opéra... La *Bretagne* est moitié menuet, moitié pas de rigodon. battues, chassés, entrechats et *passépiéd* : c'est une préparation aux contredanses, à l'ancienne Alle-

mande, et à toutes les autres danses de caractère. L'ancienne Allemande est maussade, comparée à la nouvelle, qui n'était pas alors connue. La Matelote et la Sabotière sont encore en usage. L'Aimable Vainqueur est très composée : elle est dans cet ancien genre majestueusement et savamment ennuyeux, que dansait Vestris père encore masqué; cette danse était une sorte de pantomime, où l'amant supplie d'abord, pour obtenir des faveurs... Il les obtient enfin; et alors la danse devient voluptueuse, indécente même, dans le goût de celles des Nègres. La victoire remportée, le Vainqueur exprime son triomphe, par une danse du genre de celle de Dauberval, vive et gaie... Ma légèreté naturelle, qui m'avait fait réussir dans toutes ces danses, était ce qui avait engagé le Hollandais à me les montrer; il n'avait pas voulu les prostituer à mes pesants compatriotes, qui les eussent déshonorés. Il était transporté de joie d'avoir trouvé un sujet unique, et tel qu'il n'en avait jamais vu. Dans les derniers mois, et pendant qu'il me formait à l'Aimable Vainqueur, il me conduisait orgueilleusement chez les trois autres maîtres de la ville, M^{me} Mâris, MM. Calais et Fiévé; il me faisait danser seul, ou à deux (ordinairement M^{me} Pernon, qu'il avait formée avec moi), et il leur disait : — « Je suis étranger, et vous me mé- »
» présez; mais faites des écoliers comme ça! »

M^{me} Mâris dit un jour à mon maître de danse Hollandais : — « Si je l'avais formé, il aurait plus »
» de grâces; je ne lui aurais pas fait prendre cet

» air faraud-soldat que vous lui avez donné ; il
» aurait un air plus décent, plus bourgeois. — Ha !
» il a l'air qu'il faut pour les duchesses de Paris, s'il
» n'a pas celui qu'il faut aux bourgeoises, » répon-
dit mon maître en riant. En effet, j'avais pris,
mais à la salle seulement, un air et des manières qui
me rendaient méconnaissable à mes anciens fami-
liers... Malgré la critique de la Mâris, qui (à tort)
ne fut pas approuvée de tout le monde, mon petit
talent me faisait accueillir et rechercher par les belles
danseuses ; j'étais le héros de la salle où j'allais or-
dinairement ; il se faisait un mouvement lorsque
j'entrais ; une fille était flattée quand je la priais ; ma
danseuse allongait le menuet ; mais les autres danses
étaient réglées. Les jeunes filles qui n'excellaient
pas ne m'en témoignaient que plus de considération ;
si je n'avais pas été dans la position où j'étais,
j'aurais dû le cœur et la main de l'une ou l'autre
des deux plus riches et plus jolies bouchères, aux
grâces faudes et à la légèreté de ma danse.

Dans un intervalle de près de quatorze mois, mes
Cahiers ne sont remplis que de mes prouesses *choré-*
graphiques... Cependant je continuais mes *FASTES*,
où je n'insérais aucune de ces bagatelles, qui ne se
retrouvent que dans mes notes Latines. Ce fut au
comble de la futilité que j'éprouvai une vérité qui
n'est pas inutile au penseur : c'est que la passion
pour les femmes est beaucoup moins religieuse lors-
qu'on voit beaucoup de monde ; de sorte que les
Chartreux sont, de tous les moines, ceux qui doivent

les désirer plus ardemment, et souffrir davantage de leur privation. Mais si la dissipation diminue la religion envers le sexe, elle augmente l'audace... Je fuyais alors M^{me} Parangon ; j'en avais acquis la force, quoique ma passion pour elle fût la même qu'autrefois. Elle paraissait en être charmée ; sans doute parce qu'une autre conduite de ma part lui eût attiré des chagrins ; elle la regardait d'ailleurs comme un effet de ses ordres ; car dans certaines occasions, elle avait toujours des preuves convaincantes que je l'adorais. Le tête-à-tête avec elle était moins saisissant, depuis que je me trouvais journellement avec de jolies filles, comme M^{lle} Ferrand l'aînée, M^{lle} Dhall, M^{lle} Léger, et surtout M^{lle} Douy ; je diviniais moins le sexe, depuis que je voyais tant de filles inférieures à Madelon, à Manon Prudhot, à Edmée Servigné, et surtout à la céleste Colette... Et tout cela cependant m'acheminait vers la grande catastrophe, qui acheva, par ses suites éloignées, de décider à jamais de mon sort, de ma fortune et de ma vie.....

Comme je m'étais enfin mis au courant dans mon poème des FASTES, j'attendais le point de vue de l'événement consommé, pour l'y inscrire. J'eus ainsi beaucoup de temps de reste, que je donnai à la composition d'un autre poème, dans le genre de celui du Latin Lucrece (que cependant je ne connaissais pas encore). Une chose étonnante (à moins qu'elle ne soit très commune), que j'ai remarquée souvent par la suite, c'est que je me suis trouvé une multitude de conformités, non seu-

lement dans les idées, mais dans la conduite, avec des philosophes de l'Antiquité, que je ne connaissais pas, tels que Socrate, Épicure, Lucrèce, etc.

Mon poème DE LA NATURE DES CHOSES avait été commencé le 14 Octobre 1753. Voici le titre Latin que je lui avais d'abord donné : *De iis Rebus quas reputat esse veras de Deo, Essentia Boni et Mali, Religione, etc. GALLICUM POEMA Nicolai Annae Edmundi Augustini Restifii Saxiacensis - Bretonnaci, inceptum 14 Octobris 1753...*

A cette première date, je n'en fis pas plus de quatre vers : les idées me manquaient, ou plutôt les lumières pour les exprimer ; ce n'était qu'une esser-¹⁷⁵⁴vescence aveugle, qui me guidait vers la vérité. Mais enivré par les passions, ma tête n'était pas assez libre pour s'occuper de métaphysique. Je voulus reprendre mon sujet dans le temps de ma frénésie pour la danse ; je n'allai que jusqu'au trentesixième vers, et je l'abandonnai entièrement, pour ne le reprendre qu'après l'arrivée de mon ami Loiseau (a). Ce fut le 3 janvier 1755, que mettant à profit les lumières que je venais de puiser, soit dans les entretiens de Gaudet d'Arras, trop au-dessus de ma portée, avant que Loiseau m'eût donné des principes, soit dans mes conversations journalières avec ce dernier, soit dans les différents ouvrages dont tous deux, sans être de concert, m'avaient procuré la

(a) Le 15 Juillet 1754.

(N. de l'Éd.)

lecture, je repris mon poème, qui fut achevé le
4 Mars suivant, à sept heures *ante cœnam*.

Toi, l'Être souverain, germe de la Nature,
Pure Essence, féconde en toute créature,
Qui, dans les temps fixés aux développements,
A su te modifier en tous les éléments;
Productive Vertu, qui de ton sein fis naître
Et l'Olympe, et la Terre, ainsi que tout autre être;
Toi, dont je suis formé, que diverses erreurs
Ont caché jusqu'ici sous des voiles menteurs,
Quand j'ai de te chanter l'audacieuse envie,
Ce n'est que pour montrer d'où nous tirons la vie.
Vérité par toi-même, on ne te plut jamais
En voulant te donner d'imaginaires traits :
Car sous ce voile épais qui te couvre à nos yeux,
Sans pouvoir t'expliquer, notre cœur te sent mieux,
De toi seul nous tirons et la vie et notre être;
C'est en nous connaissant, que l'on peut te connaître :
Tous sont sortis de toi, tu n'es, dans ta substance,
Qu'un Être plus parfait, l'Être par excellence...
En sortant de toi, l'Homme en sortit à son tour ;
Avant lui tous ses biens avaient reçu le jour :
Et c'est ainsi qu'on voit, à la saison nouvelle,
L'œuf éclos chenilier, papillon en venelle,
Ramper en dévorant les arbres verdoyants,
Que pour le substanter boutonna le printemps.
Tel qu'un ferment fécond, le chef de la Nature
Animait de sa vie, et donnait la figure
A l'Olympe, à la Terre, aux Animaux divers,
Qui dans son étendue emplissent l'Univers.
Dans son germe d'abord leur substance enfermée
Se sentit, dans le temps, par degrés échauffée,